



# La gauche, du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle. Pour une double autocritique, idéologique et écologique

## Dialogue avec Edgar Morin sur son parcours politique et idéologique

**Gil Delannoi, Edgar Morin**

DANS **COMMUNICATIONS** 2008/1 n° 82 , PAGES 171 À 188  
ÉDITIONS **LE SEUIL**

ISSN 0588-8018

ISBN 9782020917650

DOI 10.3917/commu.082.0171

Date de mise en ligne : 01/01/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-communications-2008-1-page-171?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

*Gil Delannoi / Edgar Morin*

# La gauche, du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle Pour une double autocritique, idéologique et écologique

Dialogue avec Edgar Morin  
sur son parcours politique et idéologique

## *Introduction (Gil Delannoi).*

Pourquoi reprendre le parcours politique d'Edgar Morin en commençant par l'autocritique de la gauche ? La première raison est chronologique, historique. Tout est parti de là, ce fut le détonateur, et cette explosion initiale continue de résonner depuis la création de la revue *Arguments* jusqu'aux nombreux volumes de *La Méthode*. Mais ce n'est pas la plus importante. Edgar Morin donne une autre raison, dans sa préface à la réédition de 1991 de son livre de 1959 (*Autocritique*) : aucune expérience politique et idéologique n'a plus compté pour lui que son adhésion au communisme et au parti communiste. De là viennent son insistance et son retour sur l'aventure d'une croyance qui se prétendait scientifique, rationnelle et laïque et fut, en fait, la grande religion moderne du salut terrestre : « Ce mensonge énorme dont les énormes tentacules plongeant dans les millions de cerveaux ont mis tant de temps à régresser. Cela je ne l'ai jamais oublié et veux ne jamais l'oublier, c'est l'expérience la plus profonde et la plus présente que j'ai vécue. » Dépassant la seule expérience initiale, Edgar Morin en a conclu que le blindage mental idéologique contre la réalité pouvait se reconstituer à tout moment et même demeurer sous forme de résidus actifs dans la mentalité. J'ajoute une troisième raison plus personnelle : je lisais *Autocritique* au moment des palinodies de l'Union de la Gauche en 1978, j'étais en même temps confronté au désenchantement d'amis revenus perplexes d'Union soviétique ou de Chine maoïste. Outre la valeur historique de ses analyses, l'*Autocritique* d'Edgar Morin fut décisive pour moi par son état d'esprit, parce qu'elle était faite de l'intérieur, sans animosité, avec humanité, empathie, et la capacité modeste à reconnaître ses erreurs. Au demeurant, comment peut-on apprendre autrement ?

C'est cet esprit que je voudrais retrouver dans ce dialogue. Cet esprit est vital pour qu'une pensée politique de gauche se régénère et apporte sa contribution décisive. Le passé proche m'a convaincu que le danger principal pour la droite était son arrogance technologique, sa frénésie accumulatrice, sa difficulté à limiter le retournement des vices privés en vertus économiques. Mais pour la gauche n'est pas moins dangereux un moralisme autocomplaisant, parfois hypocrite, qui consiste à prendre et accroître le pouvoir sous prétexte de l'abolir ou de l'humaniser, et peut devenir parfois un moralisme hostile à tout adversaire. Comme ces passions n'ont pas été liquidées, elles continuent d'être agissantes.

Puis une autre forme d'autocritique est apparue nécessaire à Edgar Morin, autocritique qui remonte plus loin encore, qui englobe gauche et droite adhérant toutes deux au productivisme ambiant. La nécessité de cette autocritique écologique dérive d'un autre oubli : l'ignorance de ce que les deux grands mouvements modernes « révolutionnaires de fait » partageaient. En effet, marxisme et capitalisme avaient le même imaginaire (au sens défini par Castoriadis) : ils étaient – et demeurent – productivistes, technicistes, simplificateurs, dominateurs, destructeurs. Le défi écologique le souligne aujourd'hui. La seconde autocritique résulte des déséquilibres de la biosphère et des menaces d'une nature égarée.

La clarté et l'amplitude d'*Autocritique* permettaient de se libérer d'une tentation idéologique, en auto-analysant une possession idéologique (le mythe communiste). Edgar Morin essayait d'en exposer les ressorts profonds, et ces rouages sont en partie communs à d'autres formes de possession idéologique. Le côté libérateur du livre devait rendre optimiste. Une cure était donc possible. Outre la lecture ou relecture du livre, l'occasion se présente (en mai et juin 2007) de demander à Edgar Morin de procéder à une nouvelle évaluation, d'essayer de dire en quoi le projet de refondation qui résultait de son *Autocritique* a été accompli par la gauche et en quoi il reste inachevé. Cet inachèvement, tant qu'il durera, sera un handicap énorme pour une gauche qui n'aura pas assez réfléchi sur ses méprises. Sur ces questions, Edgar Morin me semble être un interlocuteur privilégié parce qu'il est passé d'une autocritique à l'autre, qu'il a su élargir le champ de sa recherche et, plus encore, parce que son parcours n'a pas été une conversion aux positions inverses.

Entre les années 50 (l'autocritique idéologique) et les années 70 (l'autocritique écologique), que s'est-il passé pour Edgar Morin ? Mai 68 à Paris, retraite studieuse dans la Californie du « *summer of love* », genèse du projet de *La Méthode*. En écrivant, sous le coup de l'événement de 68, *La Brèche* (triptyque comprenant deux autres chapitres, signés Castoriadis et Lefort) et en entreprenant les recherches qui conduiront à son épistémologie, Morin n'a pas fait ce qui aurait été plausible, devant la

résurgence gauchiste de ce qu'il avait « autocritiqué » : il n'a pas adopté une position de droite, ni rejeté en bloc les aspects désuets ou parodiques de l'insurrection. Au contraire, tout en critiquant certaines de ces résurgences, en souffrant même d'un rejet parisien, il a repris le projet d'autonomie – qui était la face claire de ces événements, tandis que la logomachie et l'invective révolutionnaires en étaient la face sombre. Autonomie politique, d'abord, mais aussi intellectuelle, individuelle, sociale. Un projet démocratique est alors formulé. Le rejet de l'autoritarisme s'applique à la politique et à la recherche fondamentale. D'une façon qu'on pourrait qualifier de poppérienne, Edgar Morin met en relation l'autonomie de la pensée humaine à l'œuvre dans le processus scientifique avec l'autonomie de l'action humaine dans la politique et la culture. La théorie des systèmes qu'il étudie en Californie lui fournit des concepts, des catégories, des ponts, des schèmes. Au-delà de sa portée épistémologique, il est important de noter qu'il a mis cette valeur politique et éthique d'autonomie au cœur de toute sa réflexion. Le fil conducteur de tout son parcours est donc une révolution douce, fondée sur des principes de globalité, de relativité et de dialectique. Ce dernier principe, quoique repensé, reste, à mon sens, le lien fort qui unit encore la pensée d'Edgar Morin à ses années de formation hégélienne et marxiste.

\*  
\* \*

*Gil Delannoi* : En partant de ton *Autocritique*, nous nous plaçons à l'intérieur de la gauche ; peut-être faut-il dire à l'intérieur des gauches – de même qu'à l'intérieur de la droite il y a des droites : toute la droite n'a pas été raciste, par exemple. Mais regardons pour commencer s'il existe une idée de la gauche, un trait commun qui traverse les gauches. Si l'on peut dire « je suis de gauche », cela suppose qu'il y a un ou des points communs entre toutes les positions de gauche, même s'il existe, à l'évidence, de grandes différences internes qui permettent la critique et l'autocritique.

Qu'est-ce qui a été acquis depuis *Autocritique* (1959), qu'est-ce qui n'a pas été acquis, soit en raison de résurgences historiques comme le maïsisme, soit parce que des attitudes proches de celles déplorées dans *Autocritique* ont demeuré, à la fois effacées et agissantes ? Parmi ces attitudes, je pense à la dénonciation de toute différence idéologique importante avec la « bonne position », jusqu'au politiquement correct, qui est une forme atténuée mais renouvelée de la langue de bois, ou novlangue. Comment envisager une gauche non pas seulement progressiste, mais en progrès ?

*Edgar Morin* : Ce qui a été acquis, du reste assez tardivement, c'est l'autodestruction de toute la mythologie fondée sur le communisme stalinien, et s'il y a eu des résurgences de cette mythologie dans le maoïsme, le castrisme, *une chose semble acquise après 1989* : la société dite du socialisme réel est en fait un système qui n'est pas socialiste, ce n'est pas une société fondée sur le pouvoir des travailleurs. D'autre part il n'y a plus de modèle politique ou économique du « socialisme réel ». Le modèle économique s'est effondré et ce sont les dirigeants communistes qui l'ont détruit : dans les lendemains de 1989, ces dirigeants communistes ont cru, après la société hyper bureaucratifiée qui était la leur, trouver le salut dans l'appel aux « Chicago Boys », qui, de façon intempérante, croyant apporter la libre concurrence, le libre marché, ont apporté une anarchie économique qui a servi à des mafias et à une corruption sans nom.

Dans aucune des affiches des trois candidats trotskistes pour la présidentielle de 2007 le mot de « révolution » n'est indiqué. Aucun modèle économique n'est proposé. Le modèle castriste a disparu. Le modèle chinois est devenu purement capitaliste. Il y a un effondrement total. Ce qui était la gauche révolutionnaire, ce qu'on appelle aujourd'hui la gauche de la gauche, se borne à dénoncer ; elle fait certes de justes dénonciations du marché mondial capitaliste. Le meilleur slogan de la dernière élection présidentielle était celui de Besancenot : « Nos vies valent plus que leurs profits. » Il y a cette dénonciation mais une incapacité d'énonciation : sur le plan économique, sur le plan de l'organisation sociale, sur le plan politique. À mon avis, la mort du modèle dit communiste est acquise, non pas grâce à la perspicacité intellectuelle des intéressés, mais grâce à l'effondrement du modèle stalinien, brejnévien, léniniste.

Le socialisme réformiste, lui, s'est séparé du socialisme révolutionnaire et surtout du bolchevisme au début du XX<sup>e</sup> siècle. En France, la rupture s'est faite au Congrès de Tours. Ce qui s'est appelé « social-démocratie » (dans la plupart des autres pays) a fini par abandonner le noyau théorique du marxisme, tout en demeurant lié à une base populaire de travailleurs, fortement axée sur les syndicats. Ce réformisme social-démocrate a établi le Welfare State, l'État-providence, des garanties sociales. Cela s'est fait en France à la Libération avec de Gaulle et la coalition tripartite de l'époque.

*Gil Delannoi* : Le marxisme n'avait pas tout faux mais il s'était constitué en religion de salut terrestre, et doublé d'un soupçon critique infini. Comme tu le remarquais, l'excessive indulgence pour les pays communistes allait de pair avec une critique sans nuance des démocraties occi-

dentales. Or le marxisme avait influencé l'évolution non communiste de l'Occident. Le marxisme avait deux versions qui divergeaient en partant de ses postulats : communisme et social-démocratie. La social-démocratie n'est pas un mensonge ni un échec. Le marxisme garde une valeur critique, mais à condition de reconnaître ses bévues (économiques, politiques) et ses passions (de violence, de ressentiment). La social-démocratie a échappé à ces dérives et son héritage social demeure.

*Edgar Morin* : Cela peut être considéré comme un acquis de la social-démocratie. Mais il est évident que les nouvelles conditions de la compétition féroce des produits venant d'Asie (produits très bon marché en raison de leurs conditions de production quasi esclavagistes) remettent en question le travail, les salaires, les garanties sociales.

*Gil Delannoï* : La situation actuelle de la Chine suscite un réflexe (français) de confusion du vocabulaire entre « libéralisme » et « capitalisme ». La Chine est un pays resté communiste et devenu capitaliste. Il n'est pas libéral, au sens intellectuel et politique, puisqu'il ignore la séparation et l'équilibre des pouvoirs, l'État de droit, les tribunaux indépendants, les libertés publiques individuelles garanties. Or qu'entend-on à gauche et même à droite ? On oppose à l'exemple chinois un discours intitulé « anti-libéral ». En fait, la Chine est infiniment moins libérale que capitaliste, et il existe des pays qui sont démocratiques et libéraux sans être aussi capitalistes qu'elle.

*Edgar Morin* : Il est remarquable que les pays de tradition sociale-démocrate nordique aient résisté à cette compétition. Il est frappant qu'un pays comme la France ne réussisse pas à sauvegarder un bon niveau d'emploi. Si la social-démocratie a acquis ces avantages, elle ne peut pas en gagner de nouveaux dans le marché mondial. Ce modèle social-démocrate est arrivé à saturation. Quand en France certains, par exemple au parti socialiste, croient que la social-démocratie va apporter la rénovation, ils proposent la potion qui guérissait l'ancienne maladie pour guérir la nouvelle qui n'a plus rien à voir avec l'ancienne. En France, le parti socialiste, qui n'a jamais voulu se dire social-démocrate, qui a oscillé entre la lutte des classes (montée du « programme commun ») et une adaptation aux conditions existantes (le deuxième Mitterrand), ce parti s'est entièrement vidé de toute idéologie. Il a voulu récupérer la vulgate marxiste au moment où le parti communiste l'abandonnait, puis l'a abandonnée aussi. Là se manifeste la crise la plus grande : un parti vide dans lequel on voit des luttes de personnalités, où l'un dit « il faut être à gauche » et l'autre « plutôt centriste ».

Qu'est-ce qu'il y a de commun à « la » gauche ? Il y a de commun une sentimentalité idéologique. Dans le mot « la gauche », « LA » prend une sorte de consistance, mais en fait c'est une entité métaphysique. Historiquement, il y avait une lutte à mort entre les deux formes de gauche, depuis la révolte spartakiste de Berlin jusqu'à la fin des démocraties populaires. Les fronts communs et les fronts populaires n'ont eu lieu que sur des terrains tactiques. Maintenant le parti communiste français a renié une part de l'héritage, mais il a été incapable de changer de nom, ce qu'a fait le parti italien. On voit donc que la crise a frappé les deux branches du socialisme, la révolutionnaire et la réformiste. Qu'est-ce qui a été acquis ? Peu de choses.

*Gil Delannoï* : Il est rare, dit Proust, que des croyances soient rectifiées par des faits, tout simplement parce que ces croyances ne sont pas nées elles-mêmes de l'examen des faits, mais d'impressions générales, de sentiments, de réactions instinctives.

Autre question théorique et pratique gigantesque : est-ce qu'on a raison de faire (et nous le faisons tous un peu) comme si Hitler était de droite et Mao de gauche ? Ne faut-il pas plutôt dire, comme Montesquieu : « tout cela est despotique et tyrannique » ? Ne ferait-on pas mieux d'exclure ces extrêmes de notre échelle et de nous situer en fonction des seuls repères démocratiques, non despotiques ?

*Edgar Morin* : Il ne faut pas masquer que le coup génial du national-socialisme a été d'unir en lui deux termes fondamentalement antinomiques : le thème nationaliste et le thème socialiste. Que le mot « socialiste », dans cet amalgame, ait un caractère mystificateur, je veux bien, mais il a été vécu, et une partie du mouvement hitlérien a été liquidé pour cette raison. Röhm et les SA prenaient très au sérieux ce socialisme national.

*Gil Delannoï* : Il existe, de même, un anticapitalisme de droite.

*Edgar Morin* : D'autre part il est évident que si, dès le début, le fascisme a été anticomuniste, il est lui-même issu, par Mussolini, du mouvement socialiste, et d'une certaine façon il a gardé quelque chose de cette origine. L'originalité de ces mouvements, c'est qu'ils sont, par certains côtés, d'extrême droite (par le nationalisme affirmé et, en ce qui concerne le nazisme, par le racisme), mais, par d'autres côtés, ils ont un caractère populiste et populaire, un aspect socialisant. Dans ces cas les qualificatifs « de droite » et « de gauche » conviennent tout en ne convenant pas.

En France, la droite après la Libération, tu l'as dit, n'était plus du tout la droite d'avant guerre. La droite d'avant guerre était une droite natio-

naliste et xénophobe, elle dénonçait les étrangers, les métèques, les juifs, et elle avait un caractère très rétrograde socialement. C'est avec de Gaulle qu'a commencé à naître (très lentement, puisque le mot « droite » était disqualifié à cause de la compromission de la droite classique dans le vichysme) une droite républicaine, et non plus monarchiste comme au début du siècle. Alors que la droite ancienne était une droite de l'immobilisme, opposée à l'idée de changement, la droite moderne est devenue une droite évolutive, s'inscrivant dans le cours de l'économie générale : elle s'est européisée, mondialisée. Elle a acquis un certain sens de la tolérance et, en plus, elle a intégré en elle un certain nombre de caractères qui semblaient jusque-là l'apanage de la gauche. C'est au début du septennat de Giscard d'Estaing que Simone Weil fait les lois en faveur des femmes, et le président va même jusqu'à serrer la main d'un détenu dans une prison.

*Gil Delannoi* : Personne n'oserait plus faire ça aujourd'hui.

*Edgar Morin* : Exactement. De Gaulle était un homme de droite dont tout le comportement politique a été extrêmement profitable à la gauche : il transcendait les catégories gauche/droite, contre l'Occupation à l'époque de la Seconde Guerre, puis durant la guerre d'Algérie contre une dictature terrible qui aurait été une dictature de généraux et de colonels. De Gaulle avait une personnalité qui transcendait ces catégories et la droite de Chirac a souvent oscillé, comme Chirac lui-même, qui dans ses points de vue humanitaires, écologistes, ne peut pas être réduit à la droite classique. Je crois que finalement l'ancienne idéologie de droite s'est décomposée, et dans ce vide-là les politiques maintiennent des idées d'ordre en gardant l'idée de progrès, des idées de hiérarchie tout en disant qu'il faut de la justice sociale. C'est une sorte d'idéologie mixte. La droite classique ordinaire n'a pas été gagnée par les thèmes xénophobes, sauf peut-être dans le dernier épisode sarkozien : on verra ce qu'il donnera. Il reste de la droite une sorte de vide rempli surtout par la crise de la gauche. Un livre récent (Eribon) parle de la droitisation de la gauche, mais il oublie de dire que c'est la crise fondamentale de la révolution et des socialismes qui a nourri la droitisation.

*Gil Delannoi* : La plus grande carence fut de ne pas voir que la vie a une dimension politique et morale, qui n'est pas réductible à l'économique et à la technique. Pourtant les Lumières (Locke, Montesquieu) avaient déjà signalé que le pouvoir absolu, même avec de bonnes intentions, aboutit inévitablement à toujours plus de domination. Faute d'avoir pensé aux nécessités et aux passions politiques, le marxisme dans sa forme

communiste a produit le phénomène le plus tyrannique, le plus singulier, le plus superstitieux qui soit : le culte de la personnalité ! Et à répétition, et dans des proportions inconnues. On retrouve dans cette figure « moderne » à la fois le tyran antique, le despote éclairé, le monarque charismatique, le chef fasciste et même le grand pontife. Et cette énormité accomplie au nom de la démocratie (*sic*) est à peine vue (sauf par quelques bons auteurs), n'est jamais expliquée en termes marxistes, et à peine mieux par les démocrates libéraux eux-mêmes !

Si je devais en un seul thème résumer la principale faiblesse morale et intellectuelle de la gauche depuis un siècle, je dirais : son indulgence envers elle-même. Cet esprit complaisant, surtout en France, reste marqué par le « j'avais raison d'avoir tort ». C'est le meilleur moyen de retomber dans l'erreur. Et celle-ci, quand elle est adoucie, n'en est que plus souterraine.

*Edgar Morin* : Le « nous avons raison d'avoir tort » était de Pierre Courtade dans *L'Humanité* après le rapport Khrouchtchev, et il a eu pour descendance « nous préférons nous tromper avec Sartre qu'avoir raison avec Aron », ce qui, proféré par d'éminents intellectuels, est le comble de la nullité intellectuelle. Cela dit, j'ai voulu faire la reconstruction d'une politique de gauche, et à plusieurs niveaux. J'ai écrit un livre qui a paru en 1965 (réédité depuis) qui s'intitule *Introduction à une politique de l'homme*. À la recherche des fondements perdus, parce que la théorie ne peut suffire, il faut retrouver de nouvelles bases philosophiques, théoriques. Il y manquait le principe écologique, je l'ai introduit depuis 1972 dans plusieurs textes qui sont aujourd'hui rassemblés dans *L'An 1 de l'ère écologique*. Le problème écologique doit transformer en profondeur notre relation à nous-mêmes, pas seulement avec la nature. Dans *Pour une politique de civilisation*, je dis que l'issue est de développer une politique dans laquelle le facteur qualitatif va primer sur le quantitatif, comme qualité de la vie.

C'est une politique qui n'est plus fondée sur les critères dominants, cet imaginaire dont tu as parlé, qui est commun au socialisme et au capitalisme, c'est-à-dire la production, l'organisation du travail, la rentabilité, le calcul. Les qualités de la vie échappent au calcul, à la vision des experts spécialistes, elles comportent la qualité poétique de l'existence. Une telle politique comporte des réorganisations en chaîne, l'humanisation des villes, la revitalisation des campagnes, la débureaucratiation de la société, des réformes énormes. J'ajoute à cela mon livre *Terre-Patrie*, qui inscrit la politique dans l'ère planétaire. J'y indique ce que peut être, à mon avis, une réforme de la gauche. J'ai fait ces deux boulots. Tu le sais, puisque tu as écrit sur *Arguments*, j'ai pris au sérieux le programme

d'*Arguments* et je l'ai réalisé à ma façon, aussi bien dans *La Méthode* que dans *Terre-Patrie*. Deuxièmement, je crois que j'ai réalisé un autre programme qui venait de mes interrogations sur la politique. Si mon divorce interne avec le communisme date de 47-48, quand je n'ai pas repris ma carte, le divorce externe date de 1951, quand j'ai été exclu. Il a fallu la révolution hongroise de 1956 pour que le divorce se transforme en rupture. À ce moment-là, je me suis réinterrogé sur le marxisme, sur la pensée de Marx, sur les fondements politiques, sur la possibilité de reconstruire une politique. C'est ce programme-là que j'ai accompli par étapes.

*Gil Delannoi* : Concernant l'inadaptation des catégories idéologiques, il y a un exemple qui vaut pour la gauche comme pour la droite : la dichotomie réactionnaire/progressiste. Seule différence : on met, à droite, plus de marché du côté du progrès, et à gauche, plus de protection. Dans la crise écologique, cette dichotomie est en partie frappée d'inanité, parce qu'il y a, malgré tout, dans tout respect de la nature, un aspect de conservation.

*Edgar Morin* : Tout à fait.

*Gil Delannoi* : Une certaine gauche dira-t-elle que se développe un conservatisme reporté sur les animaux, les plantes, les climats au détriment des humains ? Les questions nouvelles vont mettre en question les anciennes catégories. Il y aura des obstacles venant de droite et de gauche, puisqu'il y a des éléments productivistes de part et d'autre.

*Edgar Morin* : Bien sûr. Le souci de la nature a été un thème de Vichy, mais la formule « La terre ne ment pas », qui insistait sur les paysans, n'avait pas de motivation écologique. Après la Première Guerre mondiale, en Allemagne, le thème de la nature a été important pour la jeunesse. Ce qu'apporte la conscience écologique, c'est un lien entre l'idée de conservation et l'idée de changement, ou même presque de révolution. Nous devons conserver la nature, la complexité de la biosphère, car la dégradation de la biosphère conduira à la dégradation de nos conditions de vie et de civilisation. Si nous voulons conserver la nature et nous conserver, il faut changer toute la dynamique du développement techno-industriel, du productivisme. Et si nous voulons un monde meilleur, il faut conserver non seulement la nature, mais tous les grands acquis culturels des différentes civilisations de l'humanité. Jaspers l'avait dit après la guerre : si l'humanité veut éviter le désastre nucléaire, si l'humanité veut se sauver, elle doit changer. Les deux thèmes répulsifs et antinomiques de révolution et de conservation sont aujourd'hui inévitablement et justement associés.

Je voudrais ajouter une chose, puisque tu as parlé d'une structure mentale. Quand j'ai critiqué une structure mentale proprement stalinienne, je visais une vision manichéenne, une vision qui réduit l'autre à son pire aspect, réel ou même supposé : une mentalité de guerre. Faire comme si, quoique la paix civile revenue, on était en guerre permanente, en guerre contre l'ennemi permanent, c'était le grand héritage de Staline, on était en guerre en temps de paix. Or la psychologie de guerre n'est pas le propre du stalinisme. J'ai réfléchi à la guerre de 14-18. Alors que l'opinion socialiste était internationaliste et pacifiste dans les deux pays, dès qu'il y a eu le conflit en août 14, aussi bien en France qu'en Allemagne les socialistes se sont rués dans l'Union sacrée nationaliste, les Allemands ont été criminalisés par les Français et les Français par les Allemands. Cette psychologie de guerre, je la trouve actuellement dans une partie de la population française d'origine juive, qui justifie tout ce qui est israélien et condamne tout ce qui est palestinien.

Une mentalité de guerre fonctionne dans les oppositions violentes. Ce qui m'a beaucoup frappé dans le procès Papon, c'est que ce fonctionnaire se trouvait à un échelon intermédiaire d'une chaîne qui part de Berlin, qui arrive à Paris, qui passe par Vichy, qui arrive à la préfecture de Bordeaux, qui passe par Papon puis passe aux fonctionnaires d'exécution et aux gendarmes, et aboutit à la déportation des juifs. On a concentré les responsabilités sur le seul Papon, il est devenu « le » responsable de la déportation de juifs de la région. Cet excès me semble dû à des conditions psychologiques, d'abord chez les descendants de ces déportés qui avaient enfin sous la main un coupable à punir, et aussi d'une partie de l'opinion qui pense que c'est la meilleure façon de liquider Vichy. Or la complexité devrait faire partie du jugement normal. Il est rare de trouver des anges absolus ou des démons absolus. En France on a trop gardé dans la psychologie l'héritage de cette structure mentale qui a fonctionné au moment de la Terreur et s'est retrouvée dans l'Union soviétique : les ennemis sont là, il faut les frapper, et Danton est accusé comme traître. Il y a une fureur culpabilisante et punitive qui nous revient souvent.

*Gil Delannoi* : Il y a aussi passage de la terreur physique, étatique et politique à une intimidation qui peut aboutir à une forme très insidieuse de politiquement correct. Ce phénomène peut évidemment se trouver à droite : il y a eu le maccarthysme...

*Edgar Morin* : Le maccarthysme était très vilain, mais un peu moins vilain que ce qui se passait en Union soviétique à la même époque.

*Gil Delannoï* : George Orwell disait que le problème de la gauche, c'est qu'elle a raison d'être antifasciste, mais que par moments elle en rajoute contre ses adversaires fascistes (ou prétendus tels), alors qu'elle devrait être plus antitotalitaire qu'elle n'est. Si cette disproportion a été en partie résolue par l'effondrement de 1989, on en trouve encore de nombreux résidus actifs.

*Edgar Morin* : Il y avait deux antifascismes. Un antifascisme antitotalitaire et un antifascisme prosoviétique qui empêchait de faire la critique du communisme totalitaire. Rares sont ceux qui, sans identifier les horreurs ou les crimes du système stalinien et du système hitlérien, ont vu leurs traits communs. Semprun avait dit que dans les camps soviétiques de la Kolyma les morts étaient congelés dans les glaces éternelles. Dans les camps nazis, les morts partaient en fumée dans les crématoires. La tendance est de minimiser la monstruosité du système stalinien parce que son idéologie était très belle ; mais on aurait pu dire aussi que l'horreur était d'autant plus grande qu'elle était pratiquée sous le couvert d'une idéologie très belle. Le nazisme cachait des camps d'extermination mais il n'a jamais caché son idéologie raciste. Dans les journaux hitlériens on pouvait lire le délire raciste. J'ajoute de plus que, s'il est vrai que beaucoup d'esprits, candides, obscurcis ou égarés, ont cru qu'ils luttaient pour le meilleur des mondes en contribuant au développement du communisme stalinien, il y a aussi des dupes du nazisme qui croyaient se battre pour une Europe socialiste. Des amis me disaient à l'époque que l'antisémitisme était atroce mais que malgré cette horreur on était en train de construire une Europe sociale. Il y a eu beaucoup d'esprits idéalistes dupés par le nazisme, et pas seulement des sadiques racistes antijuifs. Quand j'ai adhéré au communisme, en pleine guerre, je pensais que ses aspects les plus atroces étaient provisoires, dus aux conditions d'encerclement capitaliste et d'arriération tsariste, et qu'ils allaient disparaître avec la victoire.

*Gil Delannoï* : Dans la comparaison du nazisme et du communisme, il faut éviter tout malentendu. Si l'on juge sur les intentions, le communisme est plus sympathique que le nazisme : il vise l'égalité, la liberté et la fraternité universelle. Mais, pour ce faire, il exalte la violence de classe et la lutte à mort. Ce point commun belliqueux et purificateur avec les « révolutionnaires de droite » mérite d'être relevé. Le nazisme et les fascismes exposent des intentions violentes, exaltent la loi du plus fort (appelée, en partie à tort, darwinisme politique). Cette barbarie n'est pas un retour à la sauvagerie mais une variante de l'efficacité moderne. Le kitsch idéologique grotesque du nazisme n'est pas moins accompagné d'une technologie avancée que ne l'est le progressisme scientifique du com-

munisme. Mais, au moins, la révolution de droite a le triste avantage de présenter dans son programme quelque chose de conforme à sa pratique : société disciplinaire, racisme hiérarchique et, pour culminer dans l'horreur spécifiquement nazie, tentative de génocide et sadisme exterminateur. Cette horreur avait l'immonde mérite de ne pas masquer ses promesses. Il n'y avait guère de tromperie.

Ayant reconnu donc que, en se plaçant du côté du programme, le communisme était nettement meilleur, on doit maintenant changer de perspective : du côté du résultat, il semble que l'évaluation doive être, cette fois, plus sévère pour le communisme... C'est le thème classique énonçant que « la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire » puisqu'elle est forcément plus entraînante, plus trompeuse, et plus désespérante enfin quand on est désabusé. Le caractère démoniaque du communisme résidait dans ce qu'il avait de caché ou de latent. Seule la « dictature du prolétariat » annonçait quelque chose d'inquiétant. Or, aujourd'hui, la tendance facile à gauche (et même à droite, en partie) est d'oublier cette question abyssale, de fermer la parenthèse, sous prétexte que le communisme aurait échoué, serait tombé de lui-même. En raison de cette omission quasi amnésique, il ne reste que la « fascisation » ou « nazification » de tout ce qui déplaît. Et, en parallèle, la minoration de ce que l'expérience désastreuse (cannibale ou anthropophage dans ses paroxysmes) du communisme avait à nous apprendre. De ce fait, bien des réflexes anciens et amollis (mais ni critiqués, ni compris, ni transformés) subsistent dans la lutte idéologique ou intellectuelle. Par exemple, alors que l'on vise la fraternité, on ne cesse de désigner des ennemis. Ou encore on pratique le dénigrement verbal, le soupçon, la disqualification et non la discussion. Ou encore on se réclame de la démocratie mais on ne la pratique guère chez soi (dans tel parti, tel syndicat).

Comment formuler la déception et la frustration que le refoulement de cette autocritique suggère ? On aurait attendu que la gauche dise que la corruption du meilleur est plus désespérante, et plus propice au remords. Eh bien non. Le schéma mental perdure, même à plus petite échelle : ainsi, un tyran de droite qui tue cent personnes est cent fois criminel, tandis qu'un tyran de gauche qui en tue un million est jugé sur le mode de l'erreur, de l'échec, et non du crime. Tant que l'on fera une différence entre un crime qui va dans le bon sens et un crime qui va dans le mauvais, ne serait-ce que pour excuser le premier (et non pas le justifier), on ne sortira pas de l'impasse – et ce schéma peut être reproduit à toute échelle, pour les moindres délits. Ce n'est pas en se donnant des excuses que l'on progresse généralement, pas plus dans l'action politique que dans la vie personnelle.

L'indulgence pour le bon camp insoupçonnable est renforcée par l'existence (réelle ou seulement potentielle) de l'inégalité, de l'injustice, du tyran de droite, du fascisme et du racisme, contre lesquels les vieux réflexes dénonciateurs ressortent. L'ennemi existant toujours, à quoi bon s'améliorer soi-même ? Nous sommes donc dans le ressentiment le plus improductif (au sens de Nietzsche), celui qui fait croire que nous sommes bons uniquement parce que nous dénonçons un mal. Ce serait si simple ! Nous pouvons dénoncer un mal évident et être mauvais d'une autre manière, hélas. Mais, faute de voir cet aspect, aucune autocritique constructive n'est possible...

Tu as écrit : le communisme exhibe ses vertus et cache ses vices ; les démocraties exhibent leurs vices et leurs vertus ne se voient plus. Aujourd'hui, l'important est la connaissance précise des faits historiques, la compréhension des mécanismes sociaux et mentaux, et, pourquoi pas, des rituels civiques, mais non pas seulement de pieux et vagues devoirs de mémoire, d'ailleurs forcément sélectifs ou alors extensibles à l'infini dans toutes les directions historiques possibles. Quelques pistes me semblent ouvertes : devant l'insuccès d'une utopie, ne pas se contenter d'une soumission à la réalité faite à contrecœur et sans retour explicatif. C'est en faisant la part de ce qui a échoué, de ce qui relevait de passions destructrices, de la bêtise, de la simplification, que l'instrument utile à la critique des insuffisances du monde post-communiste sera amélioré, et permettra même de sauvegarder des aspects positifs des espoirs nés alors. Je pense au soutien de la culture classique et moderne, à la démocratisation de l'enseignement, pas seulement sous forme méritocratique, mais aussi dans des formes très diversifiées. Mais il faut commencer par renoncer à la double morale.

*Edgar Morin* : Sartre disait que la torture de gauche est celle des opprimés, on peut la comprendre, mais que la torture de droite, celle des dominants, est ignoble.

*Gil Delannoi* : J'étendrais cela jusqu'à un impératif de non-violence ; non seulement une non-violence physique, mais une non-violence verbale.

*Edgar Morin* : Point tout à fait important : la civilité.

*Gil Delannoi* : La non-violence est inconditionnelle, sauf légitime défense précisément définie, de façon restrictive. La non-violence dans la discussion, c'est aussi refuser les schémas binaires, sauf quand toutes les voies hors de ce binarisme ont été essayées. Si l'on intègre sincèrement le principe de fraternité dans la pratique démocratique, on ne doit pas être

agressif, même verbalement. Au pire, quand on se trouve face à quelqu'un qui ne veut pas dialoguer, alors on cesse le dialogue, on s'en va, c'est une chose qui arrive, bien sûr.

À la différence de la première autocritique, l'autocritique écologique nous englobe tous, ruine en même temps nos utopies productivistes et nos habitudes confortables. L'efficacité doit changer de sens, ne plus être synonyme de puissance, accumulation, vitesse, mais de conservation, amélioration, tact. L'imaginaire d'architecture mégalomane et de conquête infinie doit céder la place à un imaginaire de jardinage et d'éducation. Une douceur efficace, en quelque sorte, dans laquelle le recyclage remplace la destruction. L'économie doit reprendre le sens d'épargne, et non pas vivre de spéculation à court terme et d'emprunt non remboursable, elle doit être une économie économe. La maîtrise cesse d'être domination pour être interaction, attention, protection. De même, la politique est sommée de s'ouvrir à des temporalités infiniment grandes et infiniment petites, depuis l'instantané du monde électronique jusqu'aux longues durées de l'écosystème, un temps hyper long, sans commune mesure avec l'habituelle et simple opposition du court et du long terme. Il y a d'ailleurs un point commun avec l'autocritique précédente : c'est que la non-violence est étendue à la nature et, une fois encore, sans retomber dans l'excès idéologique, c'est-à-dire sans diviniser la nature ni en faire une idole. Il faut la respecter, vivre ensemble, la protéger, l'épanouir, ne serait-ce que par égard pour la petite partie que nous sommes, en dépassant notre narcissisme, donc en cultivant « naturellement » la nature parce qu'elle est belle en plus d'être utile. Il est vital, pour nous, d'économiser l'économie, et de cultiver naturellement la nature. N'est-ce pas un projet pour une gauche en progrès ?

L'autre point, c'est le caractère expérimental, voire local et expérimental. L'expérimentation va contre l'idée, peut-être due à l'hégélianisme et au marxisme, que tout doit changer à l'échelle de la totalité, que le système changera totalement ou pas du tout. Or on doit pouvoir expérimenter en faisant un bilan des essais et des erreurs en cours. Est-ce qu'on peut « convaincre » le système productif de fonctionner autrement ? Si on ne peut pas le convaincre dans la totalité, au moins faisons des expériences pour connaître les coûts et les avantages. Expérimenter sera plus efficace que d'essayer de convaincre les Chinois et quelques autres qu'il faut passer à l'ère écologique alors qu'ils n'ont pas encore connu ni tous les bienfaits ni tous les méfaits du développement...

*Edgar Morin* : Et encore, en Chine, ils ont commencé. Je suis d'accord à deux niveaux. Je pense que, en France, c'est localement que des exemples apparaissent qui peuvent être généralisés. Et voici deux exemples

allemands. L'un, c'est la ville de Fribourg, avec une municipalité verte et sociale-démocrate, où le centre-ville a été piétonnisé. Non seulement ils ont fait une ceinture de parkings souterrains autour du centre-ville mais ils ont construit autour de la ville des parkings aériens, ce qui fait que les gens laissent leur voiture et reçoivent en échange un titre de transport public : c'est une ville totalement décongestionnée. Deuxième exemple : Munich. Il était question d'y créer une station d'épuration d'eau parce que les nappes étaient souillées par l'agriculture intensive. La décision prise a été plutôt de racheter les terres avoisinantes, de les livrer à l'agriculture biologique ; en très peu de temps, l'eau est redevenue saine, ils n'ont pas eu besoin de faire une station d'épuration. Quand tu vois le livre de Jean-Marie Pelt, *C'est vert et ça marche*, il montre une myriade d'exemples qui pourraient être généralisés. De plus, les vrais changements ne s'accomplissent jamais par décret d'en haut, il faut qu'il y ait déjà une déviance qui s'affirme, et tout commence par une expérimentation concrète.

*Gil Delannoi* : L'autocritique écologique est intéressante d'un autre point de vue, parce qu'elle conduit à agir de façon responsable aussitôt qu'on la prend au sérieux. Modifier ses comportements quotidiens prend un sens immédiat et manifeste un souci des répercussions collectives, systémiques. Le thème du réchauffement climatique est devenu une sorte d'équivalent naturel et menaçant de la globalisation économique, puis le symbole d'une globalisation écologique nécessaire, mais ce symbole ne doit pas obscurcir le fait que l'impératif écologique l'a précédé, sous forme moins menaçante, depuis quelques décennies. Tu as contribué à cette prise de conscience, comme Jouvenel dans *Futuribles* et quelques autres.

Se contenter de la prédiction catastrophiste entraîne d'ailleurs une réaction sceptique : « Ce réchauffement n'a pas de cause humaine avérée, dit-on alors. Des preuves ! » Et pourtant... même en supposant que l'hypothèse catastrophiste soit excessive, n'est-il pas urgent de se soucier d'un phénomène qui menace, quelles que soient ses causes ? La quantité d'eau, sa qualité ainsi que celle de l'alimentation, la permanence du gaspillage et de la pollution, voilà quelques problèmes qui se posent en tant que tels. On ne bâtit pas une politique seulement sur la peur. D'autres motivations doivent être mises en avant. Les principes d'harmonie et de solidarité, par exemple, sont aussi importants dans l'écologie que dans l'organisation sociale. C'est une chance historique pour la gauche de recentrer ses principes de solidarité, de répartition, de distribution. L'écologie nécessite un respect des personnes et de la nature, une attitude prudente, qui est réformiste en fait, révolutionnaire en esprit. Hélas, beaucoup de comportements individuels manifestent aujourd'hui une indiffé-

rence ou une résistance : abandon de détritiques, gaspillages divers, même chez les plus jeunes. En plus des décisions politiques, cette révolution exige un effort constant de chacun, par intelligence des conséquences nocives et, mieux encore, par une culture de la délicatesse.

*Edgar Morin* : Ici la réforme politico-sociale et la réforme personnelle sont inséparables. La réforme politique doit développer des énergies renouvelables, diminuer les consommations polluantes, imposer des normes contraignantes à l'agriculture et à l'élevage industrialisés, développer agriculture et élevage fermiers ou bio, dépolluer les centres-ville en les piétonnant, en les vélocipédant et en y développant les transports publics. Cette réforme doit aussi inciter à la réforme des mentalités, faire comprendre que le mieux est préférable au plus, que le bien-être matériel ne contribue pas au bien-vivre et, pire, qu'il peut créer un mal-être moral et psychique. La réforme individuelle se fera avec la prise de conscience d'œuvrer par soi-même à l'amélioration de la qualité de la vie. La désintoxication automobile, l'abandon des produits jetables pour des produits réparables, la désintoxication publicitaire, tout cela doit être le fruit conjoint de la réforme sociale et de la réforme personnelle.

*Gil Delannoi* : Au sens le plus général du concept d'écologie, il y a un lien que tu as réclamé et défini : le lien des idées entre elles. Une écologie de l'esprit est à la fois une réponse à un déséquilibre dans la nature et une propédeutique intellectuelle qui permettrait de construire autrement en raisonnant autrement, et aussi de réintégrer, autrement que sous forme de lamentation, la critique du capitalisme. Celui-ci réussit maintenant à amortir les réactions en chaîne approchant d'une crise de type 1929, mais il n'offre aucune garantie contre la dévastation de la nature. Les propagateurs de l'économie de marché font remarquer que les régimes communistes ont brutalisé la nature plus encore que tous les autres (mer d'Aral asséchée). Cela ne résout pas nos propres maux. De plus, la moindre dévastation de la nature dans les pays capitalistes tenait beaucoup plus à l'existence d'un contrôle démocratique minimum qu'au capitalisme lui-même. On assiste aujourd'hui à un libre-échange sans frein qui est aussi excessif qu'un protectionnisme autarcique. L'écologie commence par un retour au sens commun. Pourquoi faire pousser des tomates au nord ? Pourquoi consommer des produits hors saison ? Pourquoi sous-estimer le coût économique (et la taxation possible) du gaspillage d'énergie provoqué par les transports dans un marché mondialisé, sinon pour maintenir une croissance toujours quantitative et jamais qualitative ? Il reste des éléments économiques encore trop peu mondialisés, mais d'autres le sont déjà au-delà du raisonnable. La véritable critique de la

démésure économique est désormais écologique, ce qui n'empêche nullement de maintenir la dimension sociale.

*Edgar Morin* : Une alimentation de proximité supprimera le gaspillage énorme en carburant et la débauche de produits polluants que constitue l'importation des agneaux de Nouvelle-Zélande. De même, il faut revenir à la sagesse des fruits et légumes saisonniers : cela ne concerne pas les fruits exotiques, comme bananes et mangues, qui manquent sous nos latitudes, mais pourquoi des cerises venant de l'hémisphère Sud en hiver ? Il nous faut, pour sauvegarder la qualité de notre alimentation, favoriser les maraîchages locaux et les jardinages particuliers. Il faut combiner l'économie localisée et l'économie mondialisée. J'ajoute que bien des experts agronomes formés dans des instituts spécialisés ignorent les acquis d'expériences paysannes séculaires, voire millénaires. Il faut là encore combiner les bienfaits de la recherche avancée et ceux de l'expérience vécue. Plus généralement, je dirais que tous les maux qui nous menacent mortellement, toutes les pollutions et dégradations, y compris dans nos vies « quotidiennes », sont issus du dynamisme désormais incontrôlé et démesuré (« ubriaque ») de notre civilisation non seulement capitaliste, mais scientifique-technique-économique, qui privilégie le quantitatif, le calcul, oublie la vie, ses aspirations et ses qualités. Cela veut dire qu'il nous faut certes corriger, amender, économiser, mais aussi et fondamentalement changer de *voie*.

*Gil Delannoi* : Compte tenu de la nécessité de vaincre l'égoïsme, de parvenir à une discipline douce de respect, de non-gaspillage, ne va-t-on pas vers une tension avec la démocratie ? Ce n'est pas l'idée de révolution qu'il faut liquider, mais tout ce qui l'associe à la brutalité. Par allusion à notre point de départ, je tiens à rappeler que le beau mot « autocritique » a parfois été défigurés dans des parodies d'autocorrection extorquées sous la menace et que, depuis Montaigne (au moins), il mérite d'être défendu et étendu. La non-violence sous toutes ses formes, à l'égard de l'être humain comme à l'égard de la nature, et l'expérimentation méthodique, locale, coopérative m'apparaissent comme les meilleures continuations de la seule (et toujours nécessaire) critique. Il faut favoriser une critique constructive, expérimentale, prudente, dans les deux dimensions (idéologique, écologique), et non pas seulement accusatrice.

*Edgar Morin* : La crise des deux gauches appelle la métamorphose de l'une et de l'autre qui pourrait les unifier, étant entendu qu'il y aura toujours une tension entre prudence et audace, radicalité et compromis. Je crois que cette métamorphose comporterait une éthique de la compré-

hension, de la non-violence et des trois formes de tolérance : la première, indiquée par Voltaire, qu'il faut laisser la possibilité d'exprimer une idée pour nous détestable ; la deuxième, qui est la nécessité démocratique d'une pluralité d'opinions et la vitalité démocratique qui est le conflit des idées ; la troisième, formulée par Pascal : la conscience que le contraire d'une vérité n'est pas toujours l'erreur, mais une autre vérité.